

« Ouvrir un livre, c'est vraiment pousser une porte et se trouver dans un lieu où il va se passer quelque chose pour soi. C'est comme ça que je conçois la lecture, et s'il ne se passe rien pour moi, j'oublie très vite le lieu où le livre ne m'a pas emmenée finalement. »

« Je n'arrive pas à vivre réellement quand je n'ai pas de projet de livre en tête. Ou que ce projet est trop flou. C'est une période de recherches mais ce n'est pas la vraie vie. La vraie vie, c'est quand je suis dans un livre dont je sais que je le finirai. À ce moment-là, j'ai vraiment l'impression de vivre, de vivre bien. Vivre bien c'est vivre toujours avec le livre dans la tête. Tout s'y rapporte. C'est un rapport continuuel entre l'écriture du livre et le monde réel. Tout ce qui est entre deux me semble, au fond, l'attente de l'écriture. »

« Si j'avais une définition de ce qu'est l'écriture, ce serait celle-ci : découvrir en écrivant ce qu'il est impossible de découvrir par tout autre moyen. »

Un premier manuscrit. « Je pensais qu'il me sauverait, mais je ne savais pas de quoi, ni comment. »

Une fois éditée. « Un livre ne change pas la vie, pas comme on espère, on croit. »

Annie Ernaux

ELLE

« J'ai fait quelques essais avec "elle", c'était comme si je m'apparaisais à moi-même comme un personnage de roman, je ne me sentais pas à l'aise. »

Annie Ernaux

(entretien avec Raphaëlle Rérolle, rédactrice en chef du *Monde des Livres*)

Priapisme et socquettes blanches

Elle a 10 ou 11 ans, des socquettes blanches, un tablier blouse en nylon — obligatoire —, deux couettes attachées avec des élastiques qu'elle assortit au bleu de sa jupe plissée au-dessous du genou, même qu'elle la remonte d'au moins 10 centimètres quand sa mère ne la voit pas, et elle n'en revient toujours pas que la grande de 3^e lui ait refilé *L'Amant de lady Chatterley*.

Elle les voyait bien à la récréation les grandes de 3^e, se pousser du coude et glousser autour du mot « priapisme », tenir des conciliabules, qu'elles cessaient sitôt le regard de la surveillante générale se dardant sur elles.

Ça lui avait mis la puce à l'oreille. Sans l'air d'y toucher, elle s'était approchée de celles qui osaient porte-jarretelles, rouge aux lèvres et noir aux yeux. Sauf le jour où elles avaient cette peau de vache de prof de maths qui les envoyait se laver si elles se prenaient pour des péripatéticiennes, qu'elle leur disait. Et... elle l'avait vu entre leurs mains, l'objet de dévotion, d'adoration. On aurait dit des ailes de phalènes s'abattant au-dessus d'une lampe.

Elle voulait absolument *L'Amant de lady Chatterley*, le livre à scandale interdit, et connaître elle aussi le « priapisme » dont elle ne trouvait l'explication dans aucun dictionnaire. Ça devait être une de ces cochonneries d'adultes, comme elle en entendait chez elle, du genre « il va frayer » ou « ils vivent à la colle ». Elle se représentait aussitôt le crapaud accroché sur la femelle. Elle sentait bien que l'amant devait lui aussi « priapiser » sur la lady.

Elle avait attendu son heure. Un jour, en douce, elle avait apporté à Marlène — la propriétaire de l'objet de toutes les convoitises —

un billet de 10 francs. « Tu peux te payer dix places de cinéma. » Marlène avait répondu « J'adore le cinéma. Je viens d'aller voir Lolita. J'y vais très souvent, si tu vois ce que je veux dire », en se frottant le pouce et l'index de la main droite. Bien sûr, qu'elle voyait ce qu'elle voulait dire. Elle n'était pas née de la dernière pluie. Ce geste-là, elle le voyait souvent chez elle. Le lendemain, elle lui avait apporté un autre billet de 10 francs.

L'Amant de lady Chatterley valait vingt places de cinéma.

Elle se cache de sa mère, pour dévorer le livre. « Elle se mit vivement à retirer ses bas, puis sa robe et ses dessous. Il retint son souffle. Ses seins effilés et aigus d'animal pointaient et bougeaient à chacun de ses mouvements. »

C'est sûr, sa mère lui arrache la tête si elle la voit lire cette cochonnerie pour vicieuse. Mais elle continue. « Quels menteurs, les poètes, et tous les autres ! Ils vous font croire qu'on a besoin de sentiment, quand, au contraire, ce dont on a suprêmement besoin, c'est de cette sensualité perçante, consumante, peut-être horrible. »

Fébrile, elle tourne les pages pour arriver au « priapisme » qu'elle ne repère pas. La littérature ne l'intéresse pas. Ce qu'elle veut, c'est voir le couple frayer. Comprendre ce qu'un homme et une femme font dans un lit ou même dans le bois. Elle a appris des choses. Ça valait bien les 20 francs qu'elle a donnés à Marlène. Pourvu que sa mère ne s'aperçoive pas qu'elle lui a piqué son fric, dans la boîte à cacao au-dessus du buffet.

Aujourd'hui, la petite fille est grand-mère. Il y a longtemps qu'elle a oublié ce livre. Sauf le jour où dans la vitrine d'une librairie, une couverture la retient : *Les Amants terribles. De Metz à lady Chatterley*. Il le lui faut. Sans se cacher, elle le dévore. Elle ne savait pas à l'époque des socquettes blanches que cet auteur, D. H. Lawrence, rêvait d'un monde parfait sans argent, et qu'il était tout autant capable de poésie

que de prose célinienne :

« Maudits soient ces satanés porcs qui n'ont que de la gelée dans les os, ces invertébrés visqueux qui rampent sur le ventre, cette bande de minables qui ne savent que baver et pleurnicher... Voilà l'Angleterre de maintenant. Ils ont du blanc d'œuf dans les veines et leur foutre ressemble tellement à de l'eau que c'est un miracle qu'ils puissent procréer. Ils sont virils comme du frai de grenouille... Pourquoi suis-je né anglais ? »

Cette gamine de 10 ou 11 ans pourrait bien ressembler à celle qui est racontée, ci-dessous, par Annie Ernaux, dans *La Femme gelée* :

« Les garçons nous laissent de côté, nous les filles. Ils se battent entre eux, ils se roulent dans les copeaux de bois de la cour de l'usine et nous on les regarde. Alors je les attaque, je chatouille, je mords, mais ils ne se décident jamais à vraiment jouer. Qu'ai-je crié ce jour-là, peut-être un de leurs gros mots à eux que je leur renvoie en provocation ? Dans l'imagerie de la mémoire, deux garçons de quatorze ans se tournent vers moi. L'un des deux lance à l'autre QU'EST-CE QU'ELLE DEVIENDRA CELLE-LÀ. L'intonation de mépris. La menace. »